

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE. — No 23

MONTRÉAL : 2 MAI 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

AU REVOIR!

Fin d'année universitaire

Nous publions aujourd'hui le dernier numéro de l'"Étudiant" pour l'année 1912-13. Le programme que notre société de publication s'était tracé dès le début, a été rempli à la lettre, du moins quant au côté matériel. Avant de dire bonjour à nos lecteurs, et à nos lectrices, car nous en avons, et plus d'une, il serait peut-être intéressant de parcourir rapidement le travail accompli.

x x x

Le côté littéraire et sérieux a été soigné autant que possible; grâce à l'amabilité de M. Lagacé, et au travail persévérant d'un de nos camarades il a été possible de donner à nos lecteurs, l'analyse et parfois de copieux extraits, des admirables conférences sur l'Art, qui se sont données à l'Université, l'hiver dernier.

Les conférences littéraires ont été plusieurs fois résumées, pour le grand bénéfice de ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit; et ça été un grand plaisir pour nous de publier les meilleurs travaux faits aux cours du lundi, par les auditrices de M. Gautheron.

L'économie politique ne nous a pas trouvés indifférents; nous ne regrettons qu'une chose, c'est de n'avoir pas été en mesure de publier régulièrement au moins l'analyse des cours si intéressants de M. Edouard Montpetit. L'espace restreint dont nous disposons dans le journal, nous en a empêchés.

La collaboration universitaire, nous le disons franchement, n'a pas été ce qu'elle aurait dû être. Nous nous attendions à plus de travail et à plus de sympathie. Il nous a fallu parfois mettre de côté certains articles envoyés par des camarades, dont la dignité par la suite se trouva froissée. Ou bien la rédaction en était par trop défectueuse, nous avons encore les preuves en mains, ou bien le sujet était traité par d'autres collaborateurs, qui, inconsciemment, s'étaient donné le mot pour écrire sur le même sujet. Il fallait bien éliminer, au risque de nous faire des ennemis. Nous réclamons encore une fois l'indulgence.

x x x

Enfin, le journal s'est parfaitement maintenu toute l'année. Nous n'avons imposé d'abonnement à personne. Contrairement à ce qui se fait à McGill, où l'abonnement est obligatoire pour chaque étudiant, nos camarades des diverses facultés ont acheté le journal quand ça leur a plu. Et la moyenne de ceux qui sont restés fidèles jusqu'au bout est vraiment très encourageante. Si "l'esprit de faculté" pouvait disparaître, comme il serait facile de rendre très intéressant notre journal universitaire. C'est à l'Association Générale des Étudiants qu'il appartient de faire ce miracle. Dès l'an prochain nous pourrions en constater les résultats.

x x x

Nous remercions vivement tous nos lecteurs. Nous espérons que ceux qui nous ont permis d'inscrire leurs noms sur nos listes d'abonnés ne regretteront pas les minutes dépensées à nous lire. La plupart sont des "anciens" de Laval, et plusieurs nous ont dit qu'il leur faisait grand plaisir de se rappeler le plus beau temps de leur vie.

Nos annonceurs n'ont pas dû se plaindre. La clientèle des étudiants n'est pas à dédaigner, et le vent souffle de plus en plus fort vers la solidarité. Nous préparons pour l'an prochain une liste de commerçants qui seront les fournisseurs exclusifs des étudiants, dans les différentes branches de commerce. C'est un système préférable à celui du "magasin universitaire", que nos amis de McGill ont lancé cette année, et qu'ils ont dû abandonner avec un lourd déficit.

"L'Étudiant", comme on le voit, a bonne envie de vivre. La perfection n'a pas été atteinte, c'est bien sûr. D'ailleurs, e'le n'est pas de ce monde, et nous ne pouvons ambitionner que de nous en rapprocher le plus possible. Ce sera l'oeuvre de nos successeurs. Nous leur laissons une oeuvre solidement établie. Les bases financières, système de coopération, dont le récit sera peut-être fait plus tard dans quelque conférence savante, les bases financières, disons-nous, seront victorieuses du temps et de l'apathie.

A tous nos amis, à tous nos lecteurs, nous disons un sincère merci.

Au revoir, à l'année prochaine.

LA REDACTION.

Monseigneur Archambault

A l'Université, comme par toute la Province, la mort de l'Évêque de Joliette a provoqué de profonds et unanimes regrets. C'est que Mgr Archambault avait vécu la véritable vie universitaire, l'avait connue dans toutes ses phases. Il fut étudiant, professeur et Vice-Recteur. Sa haute intelligence, son érudition, ses qualités de cœur et d'esprit, ont laissé un souvenir ineffaçable.

Après de brillantes études classiques, celui qui devait être le premier évêque de Joliette, s'était tout d'abord engagé dans une profession libérale: il s'était inscrit comme étudiant à Laval. Mais après un an de cléricature, il se sentit définitivement appelé à la vocation ecclésiastique et il renonça à la vie du monde pour se consacrer entièrement à l'Église.

Ses études théologiques terminées à Montréal, et brillamment complétées à Rome, l'abbé Archambault fut d'abord professeur au Collège de l'Assomption. Mais Mgr Fabre le rappela auprès lui, pour le charger bientôt des plus importantes fonctions de son diocèse. Tant d'occupation ne le détournerent pas cependant de l'enseignement. Il revint à l'Université, et, cette fois comme professeur; il occupa pendant plusieurs années la chaire de Droit Naturel.

Durant son professorat, l'abbé Archambault prit contact plus intimement avec les professeurs et les étudiants; il fit une étude minutieuse des moindres détails de l'organisme universitaire et se rendit compte des besoins réels de l'institution. Il était donc tout désigné, en 1899, pour remplir les fonctions de Vice-Recteur, tant par sa haute science, son expérience de la vie universitaire, que par sa renommée d'éducateur averti et dévoué à la jeunesse.

Il quitta les fonctions de Vice-Recteur de l'Université en 1904 pour devenir évêque de Joliette qui venait d'être récemment érigé en diocèse. En 10 ans, ce pasteur zélé et infatigable a fait de son diocèse un des plus florissants de la province. Il travaillait encore avec la même ardeur à l'accomplissement de son oeuvre, quand la mort est si soudainement venue l'enlever à ses diocésains.

La présente génération universitaire n'a pas eu l'avantage de connaître Mgr Archambault au poste de Vice-Recteur de Laval. Elle sait cependant toute la dette de reconnaissance qu'elle doit à cet éducateur, à ce grand ami de la jeunesse étudiante.

Et sur son tombeau, elle dépose l'hommage de sa vive reconnaissance et de ses profonds regrets.

NATIONAL

LA SACRIFIÉE, PIÈCE EN 3 ACTES PAR G. DEVORE

Monsieur Gaston Devore est un de ces auteurs peu féconds, mais consciencieux et probes, qui n'écrivent que lorsqu'ils ont des idées à mettre en lumière.

Il est de ceux qui dépensent tout leur talent et leur esprit d'observation à créer des types nobles et vrais qui ne s'inquiètent que de leur vie morale, ne recherchent ni les jouissances de la chair ni les plaisirs de l'argent. Leur sincérité et leur droiture de cœur s'affirment en maintes circonstances. Ce sont des êtres "supérieurs" qui obéissent à leur conscience, et les crises qu'ils traversent résultent presque toujours de la collision des sentiments.

M. Devore étudie la "famille" dans sa constitution et dans les drames intimes qui la troublent. On le sent plus "préoccupé du droit des enfants que de ceux des parents, plus convaincu des devoirs des parents que de ceux des enfants, mais dès qu'il soulève un problème, il en montre tous les aspects contradictoires".

De même quand il étudie un être humain, il le retourne et nous en fait voir toutes les faces en l'opposant à d'autres êtres dont il considère en même temps les faiblesses, les qualités ou les défauts.

Dorville exprime lui-même, au début de l'acte Ier les idées que veut défendre l'auteur.

La famille, dit à peu près ce personnage, déforme par aventure les enfants qu'elle devrait former. Il y a des enfants très malheureux chez leurs parents, des enfants dont on ne s'occupe pas assez et d'autres dont on s'occupe trop. Ces derniers sont peut-être encore plus à plaindre, parce qu'à force de tendresses, de sensibilité, on atrophia les jeunes volontés, quand on ne les écrase pas sous une protection autoritaire. Mais l'on dira que la protection est le devoir d'un père et l'autorité son droit. Si l'on veut. Cela ne justifie pas la manie qu'ont beaucoup de parents d'imposer à des enfants leur mentalité propre—et quelquefois pas propre—et de vouloir fabriquer de toutes pièces leurs destinées, sans se soucier des jeunes aspirations. La famille est une grande, noble et douce chose. L'auteur nous prévient, par la bouche de ce fils naturel, courageux et honnête, qu'il ne fait allusion qu'aux excès, aux déviations du sentiment familial. Il les plaint ces pauvres petits qui vivent, solitaires et douloureux, dans la maison de leurs parents, comme il plaint ceux qui subissent l'orthopédie morale d'une éducation oppressive ou la chaleur déprimante de l'étuve sentimentale.

Pour nous démontrer cette vérité, le dramaturge nous introduit dans une famille de bourgeois parvenus. Le papa Baudricourt est un brave homme bedonnant et pusillanime qui supporte les injustices de sa femme à l'égard de ses filles Jeannine et Françoise, au profit de Suzanne, la préférée.

Sa lâcheté le porte même à se faire le complice de son impétueuse épouse, en sacrifiant la dot de ces deux enfants au bénéfice de la douce, l'exquise, l'adorable petite Suzanne qui doit épouser Julien Roizel, un godiche empesé et niais. Le père Roizel consent au mariage de son fils à la seule condition que Baudricourt dépose dans la corbeille des fiançailles la somme rondelette de un million. Car, dit-il, il faut pas unir des fortunes trop disproportionnées. Cela prépare les querelles de ménage. Moi, je donne deux millions à mon fils. Mais comme il faut faire quelque chose pour l'amour, je m'estimerai satisfait si vous en donniez la moitié à votre fille.

Et le papa Baudricourt consent à déshériter ses deux autres filles pour arrondir la dot de Suzanne.

Jeannine est en butte à toutes les tracasseries, à toutes les contrariétés de la part de sa mère qui la traite toujours d'une façon sèche et brutale. Elle souffre de cet abandon, de cet isolement dans sa sensibilité

maladive et dans son tempérament ombreux. Elle s'est prise d'affection pour le contremaître de l'usine, Dorville, un enfant trouvé qui a grandi chez des paysans et qui est parvenu par la seule force de son caractère et les seules ressources de son énergie à se créer une position avantageuse. Il comprend la douleur de Jeannine et la console.

Mais un jour, il apprend que les Roizel sont de vulgaires escrocs qui ne veulent qu'exploiter la naïveté confiante de Baudricourt. Il en avertit Jeannine.

Celle-ci, après une scène douloureuse avec sa soeur, lui révèle sa triste découverte. Suzanne s'évanouit.

Mme Baudricourt furieuse et désolée, accuse Jeannine d'avoir inventé cette histoire pour empêcher le mariage de sa soeur et pour rattraper sa dot. Jeannine répond qu'à pareille prévention, une seule réponse est possible et c'est le départ. Oui, elle s'en ira dans la vie retrouver celui qu'elle aime. La mère interdite croit à une inconvenante p'aisanterie et ordonne à sa fille de se retirer dans sa chambre et de réfléchir.

—Je suis ta mère, obéis.

—Mais non, maman, tu n'es pas ma mère.

Tu es la mère de Suzanne, oui. Mais de Suzanne seule.

Et la petite révoltée ne peut plus contenir sa rancune et son indignation.

Elle accuse sa mère de n'avoir jamais essayé sérieusement, tendrement, de pénétrer dans son cœur et dans son esprit. Elle l'accuse d'avoir décréto par avance que sa nature était mauvaise et de n'avoir jamais voulu l'améliorer par des caresses remontrances. Elle l'accuse de l'avoir toujours sacrifiée à Suzanne et de l'avoir laissée seule, livrée à tous les conseils du chagrin pendant qu'elle courait avec l'autre les magasins, les expositions et les théâtres.

—Quand je venais t'offrir quelque chose, j'étais reçue avec insolence.

—Parce que tu offrais à contre-cœur.

—Et quand je t'amenais quelque part, tu te conduisais toujours en enfant mal élevée.

—Il ne fallait pas me faire élever par les femmes de chambre!

Baudricourt, à l'appel de sa femme pour la défendre, répond d'une voix angoissée: "Que veux-tu que je dise? Elle a un peu raison".

Jeannine, de plus en plus exaltée, poursuit ses accusations en criant à sa mère que c'est sa première injustice qui a engendré toutes les autres, qui ont provoqué ses révoltes, qui font qu'aujourd'hui la haine déborde de leurs cœurs, et qu'elle s'entend dire coupable d'une action abominable, quand elle veut simplement éviter à sa soeur la honte d'une union malpropre. Puisque c'est ainsi qu'on la traite, jamais plus on n'entendra parler d'elle. Elle va fuir cette maison, où elle a tant pleuré, pour aller retrouver son fiancé!...

Quelques heures plus tard, Jeannine est sur le point de partir avec Dorville. Les préparatifs s'achèvent. Baudricourt s'en vient réclamer son enfant. Son ex-contremaître le reçoit avec beaucoup de civilités, l'avertit que sa fille est libre d'agir comme elle l'entendra.

Baudricourt redoute le scandale d'une fuite qui pourrait amener la rupture du mariage de Suzanne. Car rien n'est prouvé contre les Roizel. On ne peut pas sur des cancanes, des racontars conclure à leur indignité. Mais Roizel, qui a surpris l'espionnage de Dorville, accourt acheter son silence. Baudricourt est témoin de leur entretien. Cette preuve suffit à l'édifier sur la conduite de ces crapuleuses gens auxquelles il se gardera bien de s'apparenter.

Jeannine s'exilera donc avec Dorville, après avoir fait la paix avec sa famille. On s'efforce en vain de la retenir.

—Ne la ramenez pas, conseille Dorville, ne fût-ce que pour 2 mois, dans l'atmosphère de ses anciens chagrins. Ne faites pas cela dans l'intérêt de votre affection naissante.

—Qui sait, répond Jeannine, si les mauvaises paroles ne remonteraient pas, malgré nous, à nos lèvres? Et alors, quelles blessures mal guéries ouvertes à nouveau!